

Élie Courchesne  
**Vers l'éclat**

Collection PRISE 1 n° 129



Élie Courchesne

# **VERS L'ÉCLAT**



### Introduction : sous l'écorce

Lorsque Moïse descendit du mont Sinaï, avant d'entrer dans son courroux, avant de briser les Tables de la Loi, avant de réduire en cendres l'idole, il entendit au loin les cris de joie du peuple redevenu païen. Pourquoi le peuple élu a-t-il brisé l'Alliance ? Non pas parce que Dieu leur avait été défavorable, puisqu'au contraire, il venait tout juste de les faire sortir d'Égypte. Non pas parce que Dieu était mort, puisque Moïse était auprès de Lui au moment même où le peuple fondait l'or de ses bijoux. Alors pourquoi ce soudain paganisme ? Parce que le prophète tardait à descendre de la montagne. Ce peuple qui avait certes labouré n'était pas prêt à attendre la moisson. Il avait déjà oublié.

Non seulement il avait déjà oublié, mais il avait déjà réécrit son histoire. Ce n'était point Dieu qui avait jadis sauvé les Hébreux et les avait menés à la victoire, mais bien un veau en or. Les voilà s'agitant, dansant comme Bacchus, avec un ludisme qui tient plus du malaise que de l'innocence. Au moment même où Moïse s'apprêtait à leur amener la bonne nouvelle, la nouvelle d'une Loi humaine, de la Torah, le Peuple dansait autour d'une statue rigide et statique.

Je trouve étonnante la remarque de Moïse entendant les célébrations de son peuple redevenu païen : « Ce n'est point le bruit d'un champ de victoire, ce n'est point le cri annonçant une défaite ; c'est une clameur affligeante que j'entends. » (Exode 32:18) Qu'est-ce qu'une clameur affligeante, s'il n'annonce ni défaite ni victoire ? Le caractère affligeant du cri n'a donc rien à voir avec l'échec. Le malaise de ce Peuple déchu vient d'un renoncement. Pas d'un renoncement de défaite, mais bien d'acceptation indifférente de l'inacceptable. À la limite, une défaite peaufine la dignité du perdant révolté d'aujourd'hui, en ce qu'il sera demain, par la vengeance, peut-être gagnant. Le peuple hébreu fut perdant de l'Histoire pendant une bonne partie de son existence, mais l'attente d'une délivrance suffit à insuffler en lui la vie. Le peuple idolâtre n'est pas perdant, il n'est pas gagnant non plus. Il embrasse la nausée qu'inspire un monde dépourvu de sens, ignorant la promesse juive d'une lumière à trouver sous l'écorce des choses.

## Éclatement

La réalité s'évanouit dans un ordre stérile. L'incertain bafoué par le futile cours cyclique des astres. Tout a sa place dans un cosmos étanche, tant et si bien qu'on finit par étouffer. Chacun s'est retiré chez lui. Silence dans la ville.

La mascarade du même s'insère en nous comme l'habitude dans le quotidien ! Les murs sont mats, les heures insipides, calquées les unes sur les autres. Rien ne tend plus vers l'en-dehors. À chaque objet sa barrière imperméable. Impossible de frémir devant la seule présence d'un autre que soi. La sensibilité humaine, qui devait suivre les mouvements fluides du vent et renfermer le souffle vulnérable de l'instant, s'évapore soudain dans l'éclatement vulgaire du monde. La réalité, aujourd'hui : parcelle, molécule, atome, engrenage, particule, hors de tout doute. Tout est stable, tout est fixe, comme le regard myope du cloîtré.



*Chloé Carrière*

### **La jeune fille et la Mort : le corps et le temps**

Les apparences. Surfaces frontales, elles sont le cri sourd lancé depuis la crevasse. Nous avons appris à nous satisfaire d'elles, et sommes allés jusqu'à mépriser la peau palpitante qui peut-être court sous le vêtement. Cette peau ne demande qu'à être touchée par une autre peau. Et c'est par cette caresse qu'il est possible d'entrevoir une vérité première : le corps n'est-il pas le vêtement d'une chose plus intime encore ? Le monde ressemble à ce corps, que l'on doit dévêtir, et que l'on doit caresser pour en saisir l'unité impénétrable.

La nuit, pourtant, la jeune fille, symbole du corps sensible, se voit circonscrite à l'ultime ankylose de ses membres. L'obscurité comme lieu de rencontre avec l'étendue stagnante, la mort.

La nuit ou l'impossibilité du travail sur le monde, le renoncement : étrange présage des noces sordides du corps et du temps. La dot ? L'éternité cyclique de la matière. Chacun croise la mort, quand elle passe au coin de la rue. On garde dans le cœur cette intuition qu'on la reverra un jour. Au lever du soleil, le souvenir fantasmé d'une passante se répercute contre les parois du jour. L'écho s'oublie jusqu'au prochain cri.

L'ennui fait ressentir dans le corps la mémoire de cette présence nocturne. Il fait aimer à nouveau la quiétude de l'irresponsabilité. Ne dit-on pas d'un mort qu'il repose ?

Au beau milieu de la nuit, le corps à la dérive sur le temps, comme un réfugié.



### **Manet : une peinture habillée**

Lumière frontale, sujet de face, pâte compacte, assurée, certaine. Le monde se donne de face. Tout apparaît directement, sans intermédiaire. La lumière est solide comme du marbre, les ombres, fines et cruelles comme des lames. L'obscurité demeure impénétrable. Le sujet, figé par le regard que nous lui infligeons. Nous, gorgones impitoyables, tentons de découvrir les secrets silencieux de la toile. La toile semble enveloppée d'un vêtement épais. Nous cherchons désespérément un bout de peau. Nous attendons un mouvement, une faiblesse, une blessure. La moindre preuve de vie ! Mais silence. Le regard est de trop. Les figures nous fixent, avec dans les yeux cette patience, cette impassibilité grandissante. Qu'attendent-elles ? Que nous tournions le dos ? Chaque fois que notre regard se pose sur la surface, ce même flegme. Tout se donne pourtant si pleinement qu'il est obscène de demander à voir plus. Nous acceptons alors de détourner le regard, avec un affreux pincement au cœur.

## **Dandysme**

Trop souvent, le maquillage déforme le visage, le fait grimacer, lui impose une gueule qui ne lui ressemble pas. La troupe est costumée, maquillée, poudrée. L'ouverture des portes ne saurait tarder, mais les comédiens ne se souviennent plus de la pièce. Que faisons-nous là encore sur scène ? L'humanité ne sait plus pourquoi elle joue, ni même à quoi elle joue, mais elle continue le jeu précisément pour ne pas perdre la face.

En tant qu'adepte du dandysme, je me dois de reconquérir l'artifice, pour le réhabiliter en tant que condition même de la rencontre. Qu'est-ce que le bon goût ? Ne jamais oublier le jeu. Paraître devient le mode d'existence de l'être brisé. Pour que la faille survive dans le monde bestial du regard, elle doit être voilée, habillée, costumée. Elle est protégée par autant de couches de vêtement qu'il existe de regards. La béance toujours ouverte mais voilée peut ainsi jouer son rôle dans la pièce, pour qu'au moment propice, les masques puissent tomber aux pieds de l'autre.

Le maquillage pointe vers le visage. Il souligne les traits. Il assure la latence de la brisure. Le moment venu, les vêtements peuvent être retirés soigneusement, et la peau maintenue sensible peut être exposée enfin au regard.

## Poésie

La poésie n'est pas un art calme. Aucun art n'est calme. La poésie, c'est tout ce qui frémit en nous ; les bouillonnements de la vie active qui s'agite, bascule, balance, se débat, hésite entre le vide et le plein, entre le droit et le pervers, entre le bien et le mal. Pourquoi plus de ponctuation ? A-t-on peur de l'accent, de la vivacité peut-être trop éclatante du Verbe ? Pourquoi plus de vers, de strophes, de pages pleines, de descriptions à n'en plus finir ? Tremblons-nous maintenant devant le plein, devant le total, devant la vie jaillissante, devant l'incommensurabilité du monde ?

C'est le banal qui règne. Non pas comme célébration de la vie, mais comme recul de l'expérience devant la rencontre effrayante et superbe avec le monde.

Il faudra bien se sortir de la fange. Oui, s'extirper à tout prix de l'engourdissement. Mais la tâche n'est pas facile. Rien d'autre ne surgit des pénombres que les fauves sauvages des passions, ou bien la lumière brisée d'un cœur converti.

Dévêtue, la vie frissonne au toucher.



### ***Cosmos : vice et responsabilité***

L'étranglement du chat par Witold constitue la sortie du cosmos grec, et l'entrée dans le monde moral, religieux, qui met en place les balises de la responsabilité. La pendaison de l'oiseau semblait jusqu'ici constituer l'œuvre d'une puissance abstraite et impénétrable. C'est alors que le moineau pendu devient le signe d'un acte, d'un acte *humain*. À travers ce meurtre se rapportant au sien – il a pendu le chat comme on a pendu le moineau – Witold se voit dès lors confronté à l'altérité. Tout en restant conscient de son crime, il ne peut s'empêcher de douter, de se méfier de chacun, en ce qu'il aurait pu commettre le même acte. Le monde est maintenant doté d'un sens transcendant.

Finis le temps où une marque au plafond pouvait ressembler à une flèche pour les deux étudiants. L'acte seul peut lier les traits du chat à ceux de Catherette. Le crime vient d'inaugurer la possibilité du sens, et celle du remords.

L'action est à jamais marquée d'un sceau à l'effigie de Caïn.

Poser l'action revient à annihiler la possibilité d'un monde inchangé. Renversé, l'état originel devient ou bien la mémoire lointaine de l'acte passé, ou bien l'aspiration de l'acte futur.

## **Liberté**

La route est large comme un vaisseau tiré par de rares rameurs, dispersés le long du fossé. Il est presque honteux de nous trouver là si petits. Majestuosité du soleil plombant, tombant du ciel sur nos gestes. L'instant prend une telle ampleur dans l'espace du possible.

Quelle différence pourtant entre la lumière et l'ombre, quand l'une transperce l'autre avec tant d'aisance ?

L'acte, incertain, titube et trébuche. La terre sèche écorche ses genoux. Maladresse de l'agir. Ébloui dans le soleil et aveugle dans la nuit, le geste perd inévitablement pied.

L'action laisse à la mémoire des blessures impansables.

### **Rohmer : l'écho**

L'étrangeté du moi dans le monde. Rien ne trouve sa place. Tout est en tension, tout est étrange, rien n'est chez soi. Les personnages ne sont jamais à l'aise dans le décor. Les personnages ne sont pas à l'aise entre eux. Ils ne sont pas même à l'aise dans le langage, qui semble étranger à la conversation. Le monde de Rohmer est irrésolu. Il est la retenue même, où chaque chose effectue un repli sur soi, laissant devant elle l'espace vide, inoccupé. Nous voudrions que ces personnages s'offusquent, sortent de cet état d'étrangeté perpétuelle. Mais tout début d'action se résout dans un refoulement, auquel se substitue rapidement la forme, le style. Celle-ci prend la place du silence. On sent alors trembler la plus pure signification sous l'aspect extérieur de l'image. Au plus profond des abysses immobiles, des échos. Échos de lieux, échos de regards, de paroles, échos formels, échos de sens.

L'écho, ce n'est ni la métaphore ni la comparaison. Ce n'est pas non plus le sens imposé au monde, mais bien le sens *dans* le monde. Le sens s'entrechoque, se répercute et résonne pour celui qui sait écouter.



## Peinture

La peinture révèle. Elle ne fige rien. Elle réveille le réel dormant. Elle fait résonner la vérité cachée du monde.

L'artiste doit en premier lieu s'ouvrir au frisson. Il doit s'émouvoir du moindre tressaillement d'un visage, du plus bref reflet de bleu, de la forme changeante de la nuit, de tout ce qui s'éteint aussitôt que le temps s'en est lassé.

La peinture résiste à l'indifférence. Elle travaille à ronger l'écorce qui protège la beauté. C'est alors que la lumière libérée émane de la toile. Cette coupe de verre qui ne servait qu'à contenir le vin, semble maintenant recevoir la totalité des couleurs entre ses parois liquides. Une pomme, un drap, ces objets dont on torture au quotidien la beauté, que l'on garde emprisonnés dans les chaînes de l'utilité, gagnent leur liberté dans la sensualité retrouvée de leur corps.

Peindre la « fluidité de l'air », disait Cézanne.

## Turner : la figuration

Quelle est la pertinence de la figuration en peinture ? Pourquoi porter le fardeau de la représentation plus longtemps, alors que le monde se donne déjà premièrement et originellement ?

C'est que la figure est le vêtement du Beau. Elle permet de faire vivre la beauté dans un monde qui la briserait au moindre contact. Il faut donc qu'elle s'enveloppe d'une écorce. Il ne faut pas la cacher sous la narration, qui est anecdotique et vaine, mais bien sous la représentation, c'est-à-dire la seconde apparition de la beauté. Ce bégaiement maintient la vie dans sa vibration première, et fait perdurer le rapport préreflexif avec le monde. Avant même de considérer le monde comme objet de la conscience, comme saisissable, le premier regard comprend – ou devrais-je dire absorbe – l'étrange beauté de l'en-dehors de soi. La figuration saisit non pas le monde, mais son étrangeté originelle.

Chez Turner, on est d'abord frappé par l'étrange sentiment de ne pas reconnaître. Seule la pure beauté de la scène nous assaille. De l'or et du carmin, de larges empâtements en ivoire, sur lesquels des glacis bleutés, déchaînés comme la houle, se heurtent violemment à des vapeurs noir charbon.

Perdu au milieu de la tempête, un minuscule navire, une petite locomotive, un châtelet, tous engloutis par l'incorruptible grandeur. Voilà la tâche de la peinture figurative. Renverser l'ordre même du monde, pour exposer la beauté au grand jour, et jeter ses vêtements en boule dans un coin de la pièce.

## Ligne

Le rationnel, le certain, le *dessiné*, le tracé. La ligne a pour fonction de délimiter la forme, cela va de soi. Elle délimite l'extérieur de l'intérieur, la forme du fond. Qu'est-ce que la ligne en dehors de cette fonction ? Qu'est-ce que sa nature ? Ce pourrait être un assemblage de points. De cette manière, le dessin pourrait être reproduit au plus près, reliant chaque point à son prochain. Multipliant le nombre de points à l'infini, cette ligne arriverait à sa nature. Cependant, il est évident qu'un tracé point par point ne constitue pas un dessin à proprement parler. Dans le dessin, il y a un mouvement. Il y a une tension, une ambiguïté, qui définira la nature de la ligne en elle-même.

La ligne est donc condensation du dessin intérieur en ses extrémités, là où la forme tourne sur elle-même, où l'objet finit. Là où la forme est en tension, là où elle perd sa consistance, là où elle paraît incertaine, là où elle tangué pour aller se noyer dans l'inaccessible inconnu, cette forme se condense.

La ligne : l'affirmation claire et certaine de la forme, au moment même où la forme est mise en tension dans l'espace. La ligne est ce tracé, qui se colle au dessin qui tourne, qui embrasse la forme incertaine, pour en fixer définitivement la limite. Que le peintre n'oublie jamais que la ligne du dessin est ce qui fait violence à la forme, en son point le plus sensible.

Le dessin intérieur : tout d'abord, l'espace contenu entre les limites du dessin extérieur. Puis, la description qualitative de la forme, sa consistance. Le dessin intérieur ne délimite que peu de choses. Il décrit la forme, mais toujours approximativement. Il est incertain. Esquissé, il respire, il vibre d'une force vitale qui suivra le dessin jusqu'en ses contours. Il ne trouve son importance qu'après coup, dans le contour, qui condense cette force en une ligne pure.

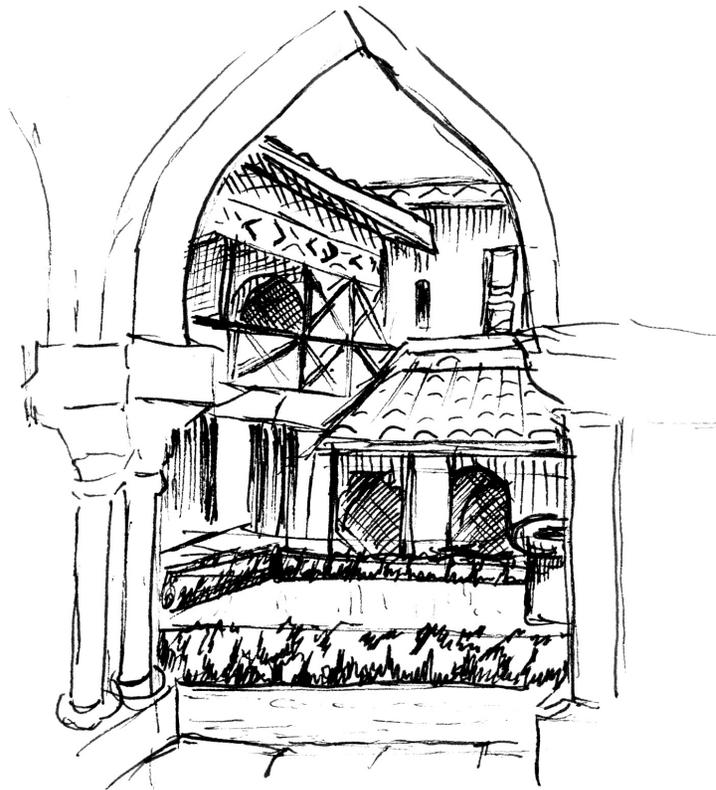
C'est ce dialogue entre incertain et certain qui vibre. L'incertain pur chavire inexorablement dans la tempête du vain gribouillis. La limite en elle-même est si statique qu'une pulsion de mort règne dans le sillon de son tracé. Elle castre et coupe le mouvement. Il faut dynamiser le rapport entre incertain et définitif pour que le dessin vive. Sous la peinture, donc, la faille bouillonnante : le dessin. Sous la peau, le sang circule dans des soubresauts cachés. Prendre conscience de cette vie palpitante qui court silencieusement sous l'écorce hivernale.





### **Rembrandt : le jeu de l'incertain**

Sous une eau fraîche issue d'une source pure, une glaise épaisse et mystique, chargée de fer rouge et de sable doré. Le flot cristallin court entre ses jambes et semble déborder, puis recouvrir la surface de la toile de sa primitive crue. La baigneuse retrousse sa robe, offrant ses jambes, blanches comme la roche pâle émergeant de l'argile. Exhibant l'or de sa peau et l'ivoire de sa dentelle, cette statue chryséléphantine se montre parfois hors de sa source pour se donner librement à nous. Je ne connais ni la fraîcheur des sources néerlandaises ni la chaleur de l'ocre ferreuse. Une part de moi voudrait voir cette nymphe mythologique sortir du courant, puis se sécher sur la berge. La voir pleinement, simplement, à la lumière froide et bleutée de notre monde. Mais elle joue, danse et nous nargue sous son propre soleil. Tantôt frontale comme un visage, tantôt retirée dans les pénombres du courant, comme un regard se retirant au fond de lui-même. Jeu cruel ! Mouvement fuyant de la forme ! Lointaine pierre de rivière, marbre noyé, quitte la source éternelle qui te frôle et te caresse comme une main. Mais, par-là, ne perdrais-tu pas ta beauté vacillante ?



## Éclat

La véritable lumière d'un tableau n'est d'aucune manière créée par la gamme de tons qui va de la valeur la plus sombre à la valeur la plus claire. La réalité est ailleurs. Elle se trouve dans la nécessité d'une valeur témoin, d'une valeur intermédiaire. La distance entre les deux valeurs extrêmes n'est donc ni supprimée ni négligée, mais bien relayée au second plan. La relation entre la mi-teinte et l'éclat occupe dès lors le premier plan du contraste. La lumière la plus dense se trouve en dehors du spectre de la lumière suffisante. La mi-teinte est suffisante en ce qu'elle décrit adéquatement la forme, sans plus. L'éclat, quant à lui, se voit surajouté. Il est surplus de lumière.

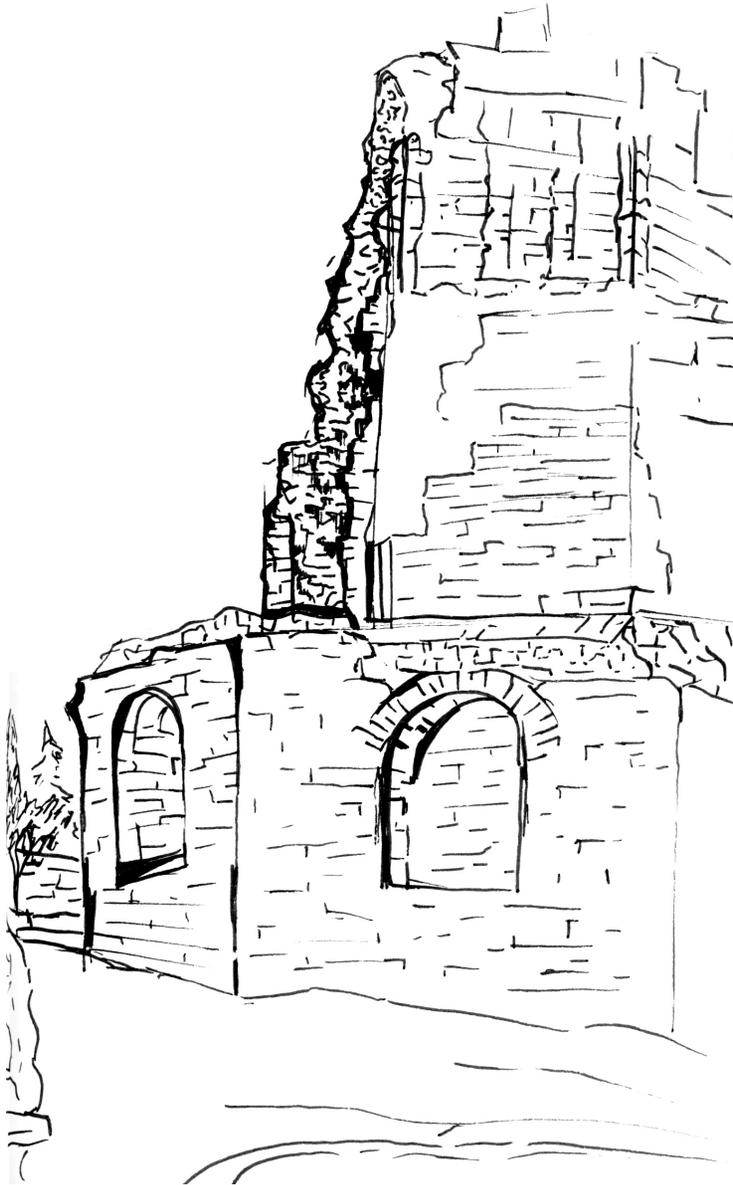
La Terre possède une lumière suffisante pour l'humain. D'où vient-elle ? De l'éclat du ciel, incorrompu par le don bienveillant de ses lueurs lointaines. Le sublime de la lumière dépend du monde d'en bas, brillant d'un reflet nuancé, sur lequel le monde d'en haut repose, éclatant d'une transcendance inattendue, perçant l'équilibre terrestre.

Qui ne serait tenté de ne peindre que l'éclat ? Qui refuserait une vie noyée de grandeur ? Et pourtant, le monde à venir dépend de cet aller-retour perpétuel du banal au grandiose, puis du ciel à la terre, continuellement, inlassablement. Le rai de lumière signe l'alliance éternelle entre le peintre et la vie.

### **Une pensée, la nuit**

Retourner au mode solaire de l'existence : se sentir capable de lier puissance vitale et finesse. Mettre sa force au service de l'affinage de l'âme, puis rayonner, déborder, illuminer le monde. L'éternité humaine ? Le travail, et la lumière exhumée de la terre pour éclairer le temps à venir. Combien est heureux celui qui porte déjà dans son cœur la volonté sincère de réparer ce monde ! Celui-là refonde chaque jour le royaume.

## Exode : vers le cœur



L'humanité, peuple de diaspora, d'exil, d'exode, de nomadisme perpétuel. Je m'imagine respirer la pénétrante lumière imbibée de sable et de sel. Le soleil se reposerait comme moi sur la pierre dorée d'un muret. Faire dos à la Méditerranée, à l'Europe, aux Amériques qui sembleraient lointaines déjà. Comme il serait doux de perdre son regard dans les vignes rocheuses des monts et vallées, dans le murmure des oliviers argentés, dans les dattiers dont le fruit est le miel des siècles. S'agrippant aux feuilles, une parfaite rosée. L'eau comme du lait coulerait liquide sur mes mains. Puis je repartirais vers le cœur des terres. Le nom des villes, comme la braise, me brûlerait les lèvres ; au loin, les dômes étincelants, les bijoux de la couronne. Mille sources d'eau semblent se déverser depuis la ville. Au cœur du monde, un pays. Au cœur de ce pays, une ville en or. Où se trouve donc la source qui abreuve le monde ? Je voudrais marcher toujours plus au cœur, atteindre la source la plus secrète, celle qui gonfle tous les cours d'eau des pays étrangers. Je suivrais alors les rues qui mènent au Temple, comme les vêtements mènent à la peau, et la peau, à la lumière.

Mais plus rien ! Un mur. Un mur, où se lamentent des millions d'âmes. Un mur percé de prières, érodé par les pleurs. Je ne vois plus rien devant moi que le souvenir d'une destruction, d'un vide trop grand pour être tenu dans une seule âme, un vide amplifié par ce bout de mur, qui portait autrefois le cœur de l'humanité. Où est ce cœur à présent ? Un vide en moi.

Pourtant, tous ces gens se balancent rythmiquement vers ce mur. Ce mouvement qui n'est pas une danse. Plus de clameur affligeante, plus de malaise. Rien que la vie. Cette vie face à la destruction. Ce mouvement face à la pierre immobile. De l'arrière vers l'avant, de côté, tous se débattent, tous se meuvent, n'en peuvent plus de rester assis. Puisqu'il est insupportable de céder à la mort. Bien sûr, nous pourrions tous nous retourner vers la mer, vers l'Europe, vers les Amériques. Nous pourrions faire dos à la destruction, mais nous ferions alors face à la fuite. Où donc est ce cœur infiniment retiré, puisque de tous côtés la mort, la destruction, la lâcheté, le déni. Ce mouvement, cette vie. Ce mouvement ! Le cœur ! Au plus profond de la terre, en son centre, pas de Temple, pas de relique. Rien d'autre que la vie, le mouvement, des visages face à la mort, face à la désolation. Pour aller au-delà d'elles, pour aller toujours au plus profond du monde, pour marcher encore vers l'idéal humain, vers le mouvement, le cœur le plus au cœur de la vie.

Je tiens à remercier Gabrielle Giasson-Dulude, dont les lectures minutieuses ont permis au texte de se défaire de son écorce.

Merci également à Simon Bourgoin-Castonguay pour son travail dévoué.

**VERS L'ÉCLAT** est le cent vingt-neuvième recueil de textes publié dans la collection *Prise I*. Cette collection a été créée afin de permettre à des jeunes auteurs et autrices du cégep du Vieux Montréal de publier une première œuvre.

©Tous droits réservés Élie Courchesne et le CANIF,  
Centre d'animation en français du cégep du Vieux Montréal. Mai 2024.

Renseignements : 514 982-3437, poste 2164

Dépôt légal : mai 2024  
Bibliothèque nationale du Québec  
Bibliothèque nationale du Canada

Infographie et impression : Communications du CVM  
et Centre de reprographie du CVM

Cégep du Vieux Montréal  
255, rue Ontario Est  
Montréal (Québec)  
H2X 1X6

Photo de la couverture : Élie Courchesne